LANGUES ET IDENTITÉ EN ALGÉRIE : QUEL(S) RAPPORT(S) FACE À L'AUTO-ODI?[1]

Résumé : *Le marché des langues en Algérie se caractérise par la présence de plusieurs « produits linguistiques ». Des valeurs diverses sont attribuées à ces produits. Le symbolique a un grand rôle dans l'affectation de ces valeurs. Bourdieu nous parlerait ici de capital symbolique. Comment le citoyen lambda, les différents acteurs réagissent-ils face à ce marché ? Quel(s) rapport(s) développent-ils face à ces langues ? Quel(s) lien(s) pourrait-on supposer entre ces langues et le sentiment d'auto-odi ?*

Mots-clés : *valeur symbolique, capital symbolique, « langues d'Algérie », marché des langues, violence symbolique, algérianité.*

LANGUAGES AND IDENTITY IN ALGERIA. WHAT RELATIONSHIP(S) IN FRONT OF SELF-HATE (AUTO-ODI) ?

Abstract: *The language market in Algeria is characterized by the presence of several "linguistic products". Values are attributed to the latter according to the part of the market they occupy. The role of symbolism plays a major role in the assignment of these values. Bourdieu would speak here of symbolic capital. How do the average citizen and the various actors react to this market? Which relation (s) do they develop in relation to these languages? Which value (s) works most this part of the symbolic in this market? What link (s) would we suppose between these languages and the feeling of auto-odi?*

Key Words*: Symbolic value, symbolic capital, "languages of Algeria", language market, symbolic violence, algerianism.*

Cet article est une tentative d'analyse des rapports de forces qui sous-tendent les usages linguistiques des Algériens, particulièrement ceux d'une région, la Kabylie, à la lumière des concepts élaborés par Pierre Bourdieu, principalement ceux de « marché des langues » et de « pouvoir symbolique ».

L'objectif est de saisir les représentations que développent les locuteurs algériens face à leurs langues afin de mieux cerner la ou les valeur(s) attribuée(s) à chacune d'elles ainsi que les fonctions et rôles qui leur sont assignés. Ces représentations ne sont pas abordées ici comme finalité, d'autant plus qu'elles ont été déjà étudiées par des linguistes algériens et étrangers (Ibrahimi Kh. T., 1995. Dourari A. 1996, 2002. Cheriguen F. 1997, 2007. G. Grandguillaume 2008 …).

L'originalité de notre analyse réside dans l'idée de prendre ces représentations comme objet à interroger pour comprendre un autre phénomène, le complexe d'auto-odi[2], que nous posons comme « réalité » vécue par l'Algérien.

---

[1] Mohand **Haddad**, Université de Béjaia, hmohand2000@yahoo.fr

[2] auto-odi : concept développé par la linguistique catalane renvoyant à la haine de soi générée par les rapports de domination entre groupes sociaux.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

Pour ce faire, nous avons opté pour une méthode consistant en l'observation et l'analyse de ce qui se dit sur ces langues. Tous les discours (politique, journalistique, scientifique, ...) en circulation au sein de la société prennent, à quelque moment, la langue comme thème. La démarche consiste à repérer, dans les manifestations discursives en circulation au sein de la société, ce qui est généralement nommé le discours épilinguistique. Nous procéderons, par la suite, à la recherche et à la délimitation des traces linguistiques grâce auxquelles nous saisirons les représentations qui y sont développées. Celles-ci seront ensuite interrogées à la lumière de ce qui relève (ou pourrait relever) de l'auto-odi.

I. Du discours PLC et de certaines « évidences scientifiques »

Un type de discours a cours dans les sciences du langage depuis certaines décennies. Il s'agit de celui appelé le discours PLC, le *Discours Politico-Linguistiquement correct*[1]. A la base de celui-ci une évidence : toutes les langues se valent car elles ont toutes la même « mission » : communiquer, transmettre des messages, dire le monde.

Mais dans le concret, les locuteurs établissent toujours des choix en fonction, principalement, de leurs besoins. Ce qui fonde notre questionnement, dans le cadre de cette étude, c'est le désir de comprendre l'acceptation de ces choix comme fait allant de soi, souvent au détriment de nos propres langues.

Pourquoi devrions-nous croire que fatalement l'anglais est la langue qui doit s'imposer à tous ? Que révèle cette posture ?

Ainsi, depuis les années 80, le schéma que dessine la réalité des langues démontre une domination à l'échelle planétaire de l'anglais … Des auteurs, comme Dominique Canciani, regrettent que le monde subisse une situation où toutes les langues sont devenues minoritaires face à l'anglais (l'anglais américain). Elle écrit ainsi : « Ne sommes pas tous en train de devenir des minorités face à l'avance homologatrice de l'américain ? » (Canciani, 1989. P. 25).

S'agissant de l'Algérie, la situation parait plus critique du moment que ses langues pourraient être supposées trop périphériques et, de ce fait, seraient-elles encore moindrement cotées sur le marché mondial des langues.

II. Langues d'Algérie et langues d'ailleurs

Les langues en circulation en Algérie sont-elles concernées par cette bataille ? Sommes-nous impliqués par les enjeux internationaux en rapport aux langues ? Qu'en est-il des langues locales algériennes ?

Pour revenir à ce phénomène d'hégémonie de l'anglais, référons-nous un instant à un schéma souvent utilisé par les linguistes, le modèle gravitationnel des langues[2]. Ce schéma est bâti sur la réalité linguistique internationale tenant compte des langues à travers le degré de leur usage par les locuteurs, de la plus parlée à celle qui risque la disparition.

[1] Voir entre autres *: XXIe siècle: le crépuscule des langues ? Critique du discours Politico-Linguistiquement Correct de Louis-Jean Calvet.* URL:http://sociolinguistica.webs.uvigo.es/wp-content/uploads/2016/10/f34_Eds_1-2_Calvet.pdf.

[2]Voir entre autre : «Mondialisation, langues et politiques linguistiques» de Louis-Jean Calvet. Ficher PDF consultable en ligne. URL : http://www.gerflint.fr/Base/Chili1/Calvet.pdf. Date de consultation : février 2016.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

Ce modèle pose l'idée qu'au centre des enjeux linguistiques internationaux, figure l'anglais. Celui-ci tient de ce fait le rôle d'hyperlangue. Autour d'elle gravitent des langues très influentes, elles sont appelées *super-langues,* figurent à ce niveau, entre autres, l'espagnol, le français, l'arabe, etc. Viennent ensuite des langues de moindres importances, elles sont appelées dans ce schéma, *langues centrales*. C'est ici que sont logées des langues tel que le breton ou encore le wolof … Et nous avons enfin, *les langues périphériques*. Là, figurent surtout les langues les moins parlées, les langues qui risquent même, pour certaines d'entre elles, la disparition.

II. 1. Des langues et de leurs représentations

Les spécialistes intéressés par la réalité sociolinguistique algérienne ont relevé les paradoxes inhérents aux situations des langues en Algérie. Sans trop revenir sur ceux-ci, rappelons par exemple que l'Algérie est souvent classé comme deuxième pays francophone (Rahal S. 2001) alors que le français n'en a aucun statut officiel bien que son usage soit toujours omniprésent et d'aucuns affirment que « cette langue se réapproprie peu à peu l'espace qu'elle avait perdu. » (Idem).

S'agissant de l'arabe classique, nous aimerions rappeler l'insistance des acteurs politiques officiels à faire de cette langue un outil de communication valable non seulement à l'échelle locale (Algérie), mais même mondiale. Pourtant, cette langue n'est la langue d'aucun Algérien dans sa quotidienneté (Cheriguen, 1997).

Ainsi, tout en affirmant que l'arabe « compte parmi les langues les plus riches au monde », un ministre algérien[1] posait la nécessité de « l'adapter à la révolution cognitive ». Ceci durant la 47ème réunion du Conseil de l'Union des académies de la langue arabe[2]. Durant le même événement, le président de l'Académie algérienne de la langue arabe, après avoir affirmé que cette langue est une « langue vivante », il ajoute : « la valeur de chaque langue se mesure à sa capacité de transmettre les sciences et la technologie »

Différentes attitudes à l'égard des langues sont développées par les locuteurs algériens. Serait-il juste de poser, avec Kh. Ibrahimi, que ces locuteurs reproduisent souvent inconsciemment un schéma bâti sur une infériorisation des langues locales et une survalorisation de l'arabe classique et du français. Cette auteure écrit justement :

> Conformistes dans leurs attitudes face à ces variétés langagières, les locuteurs algériens intériorisent d'une manière remarquable le modèle inégal imposé à la société par le pouvoir symbolique qui assigne à chaque variété sa position dans le champ langagier, culturel, politique et économique. (Ibramimi. 2004)

Qu'en est-il de ces langues locales ? Focalisons un instant notre regard sur le Tamazight et l'arabe dialectal. Elles sont bien sûr à la périphérie, … leur fonction sociale serait le témoignage d'une valeur symbolique très faible sur le marché.

II. 2. Les langues du peuple ou la dépréciation inconsciente

Peter Ludwig Berger, sociologue américain d'origine autrichienne a affirmé :

[1] A. Mihoubi, homme politique qui a occupé plusieurs postes, entre autres : Président du Haut Conseil de la langue Arabe (2013 -2015). Ministre de la culture depuis 2015.
[2] Evénement qui s'est tenu à Alger. 4 janvier 2017.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

> Toutes les langues portent en elles un ensemble de valeurs, de sensibilités, d'approches de la réalité, qui toutes s'insinuent dans la conscience de ceux qui les parlent. Il est logique d'assumer que l'attrait de l'anglais […] est dû, au moins en partie, à sa capacité à exprimer les sensibilités d'un monde dynamique, pluraliste, et rationnellement innovant.[1]

Cette citation est d'un sociologue américain. Il est légitime qu'un Américain considère que l'anglais ait plus de « capacité à exprimer les sensibilités d'un monde dynamique ». … Ce sont là des valeurs attribuées à l'anglais. Cela veut dire que même les autres langues ne sont pas aussi aptes à dire la rationalité, à innover, ou encore à exprimer la sensibilité d'un monde dynamique … Que penser des langues périphériques comme le kabyle ou l'arabe dialectal … ?

Les locuteurs sont bien au courant de cette réalité, et Pierre Bourdieu le signale[2] si bien quand il parle de situations où les langues deviennent des produits auxquels le marché attribue des prix. Ce prix dépend des valeurs qu'on attribue à ces produits.
Que faire pour que le produit *algérien* soit bien coté ne serait-ce qu'à l'échelle locale ?
Quel est donc ce mécanisme, psychologique d'abord, qui fait admettre à l'Algérien que son produit doit être moins coté sur le marché ? Pourquoi l'Algérien se fait-il violence en acceptant de dévaloriser ce qui est à lui ? Bourdieu a écrit :

> La violence symbolique est cette coercition qui ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose […], pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la structure de la relation de domination, font apparaître cette relation comme naturelle … (Bourdieu, 1997 ; p. 204)

Nous sommes réduits de cette façon à être des sujets reproduisant des scénarios à partir de rôles qui nous sont attribués tout en acceptant que nous ne puissions agir ni sur ces scénarios, ni sur ces rôles … C'est à partir de là que commence cette violence symbolique. Nécessairement, les acteurs qui la subissent participent à sa reproduction. Nous adoptons une posture qui fait de nous des dominés. Nous ne le voulons surement pas, quelquefois en sommes-nous même inconscients.

Mais ces instruments qui nous permettent de réfléchir cette situation pourraient être saisis autrement pour nous donner l'occasion de nous défaire de ce rapport de domination. Ils peuvent, doivent, ne plus être du seul ressort du dominant. C'est à partir de là que ce rapport pourrait s'ouvrir au changement.

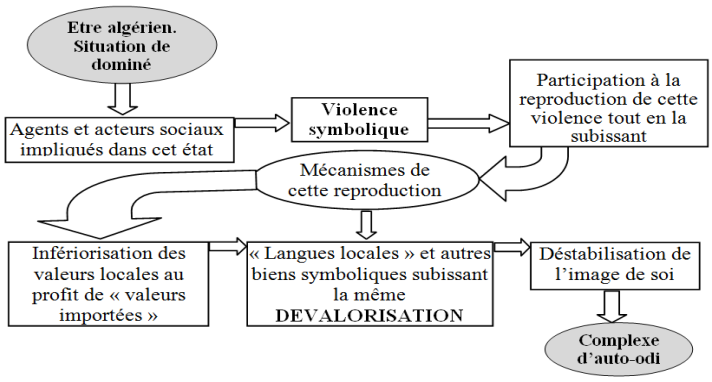
Mais pourquoi ces instruments paraissent-ils même de nos jours (surtout de nos jours), du seul ressort du dominant ? C'est ce dernier qui a pu, en raison de circonstances socio-historiques, imposer des outils, des grilles de lecture, des normes, en somme des clefs permettant l'accès au sens, ou encore le fonctionnement d'une sémiosis dans une sémiosphère donnée.

---

[1] Cité par Mme Zita Gurmai durant son Intervention à La conférence annuelle de DLF BruxellesEurope (30 novembre 2010) http://www.langue-francaise.org/Bruxelles/Multi_30_10__2010_zita_gurmai.pdf. consulté le 12 novembre 2015.
[2] Voir surtout *Ce que parler veut dire.* P. Bourdieu. Editions Fayard. Paris. France.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

A travers ce qui est dit plus haut, à propos du comportement de l'Algérien face à ses langues, posons le schéma suivant qui représente la réaction de l'être algérien face à cette situation :



Nous posons, à travers ce schéma, que la situation telle qu'appréhendée (représentation négative des langues locales) altère le vécu de l'Algérien tout en le poussant à la dévalorisation de ce qui peut lui rappeler ce vécu. Cette dévalorisation est la première violence symbolique qu'il doit affronter même si elle fonctionne comme relevant de l'ordre du naturel.

L'infériorisation des valeurs locales -l'espace étant ici l'Algérie- rend donc nécessaire le fait d'importer des valeurs autres jugées, tout aussi naturellement, plus à même de répondre au quotidien de l'Algérien. Les langues, devrait-on encore le redire, subissent en premier cet état de fait. C'est à elles que revient la tâche de (re)présenter l'être en le disant. Ce faisant, elles disent, sinon elles donnent à voir, un être dévalorisé.
Les agents sociaux s'inscrivent nécessairement dans ce jeu en (re)produisant les rôles auxquels ils croient devoir se plier.

II. 2. 1. Du discours épilinguistiques et des postures face aux langues en Algérie

La décision d'introduction de ce qui est nommé la *derdja*[1] *algérienne* à l'école a suscité des réactions pour le moins non favorables[2]. Des locuteurs de cette langue développeraient ainsi des représentations négatives face à celle-ci.

Avant de présenter des exemples relevant de ces attitudes non favorables, voyons d'abord cette assertion : « La derdja algérienne est une vraie langue »[3]. Qu'est-ce qui rend nécessaire la profération d'un tel énoncé ? Il est bien évident qu'il constitue une réponse à un discours qui aurait affirmé le contraire, que la *derdja* n'est pas vraiment une langue.

[1] Terme référant aux variétés pratiquées dans les pays du Maghreb et qui renvoient à l'(arabe) algérien, marocain, tunisien …

[2] Cette posture est adoptée surtout par les défenseurs de l'arabe classique (pur). Othman Saadi voit en cette introduction « un projet qui se cache […] derrière l'algérianité de l'enseignement… ». Il s'agit, pour lui, d'un « procédé consistant à opposer artificiellement arabe parlé et classique … » alors qu'« il ne s'agit pas de deux langues comme veulent le faire croire les relais algériens de la francophonie ». (O. Saadi ; 2015).

[3] Extrait de « La derdja algérienne est une vraie langue ». in Le Quotidien du 06/10/2010 quotidien. Le texte, composé de deux paragraphes et signé DB, loue le mérite d'un site qui rend hommage à la culture algérienne à travers la chanson « chaâbi ». URL : http://lequotidienalgerie.org/2010/01/06/la-derdja-algerienne-est-une-vraie-langue/

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

Ainsi, le discours épilinguistique en rapport à ces langues renferme souvent des contextes dessinant la péjoration, sinon la dévalorisation dans laquelle celles-ci sont de fait maintenues. Ce type de constats a été déjà relevé par des sociolinguistes algériens et étrangers.

Dans ce sens A. Dourari, qui signale souvent dans ses écrits une nécessaire solution du *malaise linguistique et identitaire* que vit l'Algérien, rappelle dans un article que pour une certaine « élite algérienne » mais aussi pour les « gouvernants » «l'arabe algérien n'est pas une langue, c'est de la pathologie, une tchekchouka[1] linguistique, un dialecte inférieur…» Plus loin, cet auteur explique de quelle manière cet « algérien » « a été escamoté dans une confusion entretenue à ce jour, en le confinant au statut de simple dialecte sous-développé et méprisable de l'arabe scolaire ».(A. Dourari. 2016)

Ces représentations que les locuteurs développent à propos des langues locales ne sont pas toutes et tout le temps dévalorisées, ni même par toutes les « communautés linguistiques » du pays. Ainsi, s'agissant de l'arabe scolaire, ayant pour longtemps bénéficié d'une politique officielle qui lui a été toujours favorable, cette langue a été aussi, et par différentes sphères, « magnifiée et amplifiée comme celle du sacré et de la civilisation. » (idem).

Cette posture pourrait se comprendre, selon notre auteur, à travers « la déconstruction de la dichotomie anthropologique «Centre vs Périphérie» où l'Orient est perçu comme le centre à imiter » (ibidem). Selon lui, « la propension d'imiter à tout prix le comportement de l'Orient mène à toutes les soumissions et au final à l'aliénation et au déni de soi ».

En somme, il y aurait *survalorisation* des « biens symboliques » acquis de l'extérieur et infériorisation de ceux intérieurs. Il en est ainsi des langues étrangères (ou initialement étrangères ; l'arabe classique et le français particulièrement) qui sont hissés au rang de langues de prestige, à l'inverse de l'arabe algérien et du berbère qui sont maintenus en infériorité.

III. Vers de nouvelles valeurs sociales ?

Le dominé adhère ainsi à cette dépréciation des valeurs locales et participe à son maintien. Pour sortir de cet engrenage faudrait-il agir avant tout sur les instruments à partir desquels, ou grâce auxquels, cette relation est pensée. Ceux-ci sont incorporés dans le schéma lui-même. D'aucuns pensent même que les admettre comme outils participe de l'admission du rapport de domination lui-même.

Ainsi, l'idée serait d'aller vers une nouvelle grille permettant une lecture de cette domination. Il ne s'agirait pas d'inventer de nouveaux concepts, mais pour le moins de penser ces instruments de sorte à ce qu'ils puissent offrir l'occasion de saisir cette situation.

III. 1. De la nécessité de changer de paradigme

Pour des spécialistes à l'exemple de Jaques Dubois[2], la domination est d'abord de l'ordre du symbolique. Les effets de coercition que celle-ci charrie sont le résultat d'acteurs qui produisent, mais surtout reproduisent, un état de fait :

[1] Tchekchouka : Plat nord africain à base de différents légumes. La variété de légumes ici évoquée rappelle la représentation que l'on se fait de cette langue : un mélange de plusieurs langues ; entre l'arabe, le français, le berbère …

[2] Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu ». COnTEXTES [En ligne], Varia, mis en ligne le 06 août 2013, consulté le 30 décembre 2015. URL : http://contextes.revues.org/5661;DOI: 10.4000/contextes.5661

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

> [L]'action du symbolique […] s'exerce sans que quiconque intervienne de façon volontariste : il suffit de la coutume pour que l'autorité soit acceptée ou bien encore que les dispositions des agents s'ajustent aux positions qu'ils occupent - ce qu'elles ne manquent pas de faire en général - pour que les effets de domination s'accomplissent. » (Dubois et al. 2015 ; p.11).

Les agents, finalement, s'empressent de « jouer leur rôle », ils acceptent d'ajuster leurs positions -par besoin, par peur de perdre des privilèges, par croyance du maintien d'un équilibre … - aux positions qu'ils croient leur être favorables, mais qui sont, finalement, toujours plutôt favorables aux dominants.

En tant qu'agents directement concernés par la circulation de différents types de biens (symboliques et autres), les acteurs sociaux (politiques) peuvent agir sur le vécu des Algériens pour aider à transposer cette symbolique dans un axe favorable à l'être social algérien, et amazigh, plus précisément. C'est dans ce sens que nous appelons à un certain changement de paradigmes dans l'approche souvent faite de la situation du marché des langues en Algérie, mais aussi dans la lecture que font ces agents de cette situation.

III. 2. Hégémonie, périphérisation et discours sur les langues locales

Bourdieu a déjà démontré de quelle manière la méconnaissance des structures sociales « est la condition même des rapports de domination ».[1] Autrement dit, entretenir la confusion, maintenir dans le flou ce qui fonde ces structures assure le maintien du pouvoir. C'est cette posture qui donne l'occasion au dominant de se maintenir dans sa place.

C'est donc à partir de leur positionnement que les agents se voient dans « l'obligation » ou la « nécessité » de reproduire ou de subir un certain discours tout en répondant à une certaine « façon d'être ». Ces agents participent à cette situation sans devoir (pouvoir ?) l'interroger.

Le fait que cela se présente comme allant de soi nous rappelle une autre notion popularisée par Bourdieu. Il s'agit de la notion d'*habitus*, ou encore *hexis*. En plus des définitions qu'il en donne, Bourdieu précise à propos de *l'hexis corporelle que c'*« est la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser ». (Bourdieu, 1972, p. 193).

Au-delà donc des idéologies qui ont à leur charge de modeler le réel, de dire le monde tel qu'il « doit » être, à l'image des attentes de ceux qui les instituent (ou qui tentent de les instituer), l'action symbolique instaure, à sa manière, ce réel. L'habitus participe de ces phénomènes qui impliquent l'individu tout en le dépassant. C'est dans ce sens qu'il est encore défini comme une *«* force structurante de tous les comportements d'un même groupe social »[2]

Ces agents ont ainsi développé une disposition qui est, pour le moins, loin d'être en faveur des langues autochtones d'Algérie. La mondialisation aidant, ceux-ci acquiescent et reproduisent un comportement qui dévalorise ces langues.

A propos du discours en tant que produit sociohistorique, qui résulte des luttes entre groupes pour s'offrir la légitimité de poser ce qui est de l'ordre du dicible, nous aimerions faire référence à une autre notion pour tenter de saisir ce phénomène. Il s'agit de celle d'hégémonie. Marc Angenot la définit comme suit :

---

[1] idem.

[2] *Le symbolisme et le social : la réception internationale de Pierre Bourdieu. Actes du colloque de Cerrisy-La-Salle.* Sous la direction de Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin. p. 20. url :

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

> [L]'hégémonie se compose des règles canoniques des genres et des discours […], d'un répertoire de thèmes qui « s'imposent » à tous les esprits […] de telle sorte que leur traitement ouvre le champ de débats et de dissensions eux-mêmes réglés par des contraintes de forme et de contenu. (Angenot, 2006 ; p. 25).

Le champ des débats instaure ainsi la posture à adopter tout en prescrivant ce qui est de l'ordre du dicible. Des années durant, ces postures n'offraient pas l'occasion aux langues locales de figurer parmi les thèmes pouvant être traités. Mais un certain travail, d'abord militant, a permis des ouvertures sur ces langues, principalement le tamazight. De nos jours, les débats permettent à cette langue de figurer comme thème dans tous les types de discours, journalistiques, scientifiques, politique, etc.

Ce n'est pas un simple détail que d'affirmer que les règles régissant cette hégémonie président à celles en rapport aux dissensions attendues. Celles-ci, ces dissensions, sont loin de constituer une négation du jeu-même. Elles en font partie et permettent à celui-ci de fonctionner pleinement. Suivant cela, le discours à propos de tamazight peut s'articuler, -et c'est souvent le cas même dans celui produit par ce que l'on appelle la mouvance berbériste (Haddad, 2011), de manière à être en dissension relativement au discours hégémoniste. Mais ce qui est à relever c'est que ce type de discours a toujours été à la périphérie sans jamais peut-être, à travers l'Histoire, être au centre des configurations discursives.

Pour revenir à la problématique initiale, ne serait-il pas juste de poser que cette violence que subit cet *être* pourrait trouver un début de solution dans une prise en charge effective des langues locales[1] d'Algérie.

Le problème des langues pose aussi celui de l'appartenance et donc, les critères délimitant un mode d'être face au monde (aux autres) et à soi. C'est dans cette optique que nous faisons référence ici à *l'être national algérien*. A propos de cet état de fait, F. Cheriguen écrivait :

> Le citoyen ou, si l'on veut, l'être national est agressé et nié dans son fondement socio-politique : loin de tirer fierté, il se voit au contraire exclu, humilié au point que la seule affirmation possible de son être est de chercher à se reconstruire dans cette autre langue qu'il perçoit comme étant la sienne où il se reconnait pleinement … (Cheriguen, 2007 ; p. 13)

Mais dans le fond, quelle est « *cette autre langue »* qui est souvent *la langue de l'autre* et qui offre ainsi l'occasion d'une échappatoire pour cet *être* ?

Les discours les plus ambiants posent toujours que le problème se situe entre deux sphères, ou élites (francophone/arabophone), envisageant très différemment « leur algérianité » et leur rapport aux langues. Parlant d'une « *double aliénation–perte de soi dans deux absolus* » s'agissant de ces deux élites, Khaoula Taleb Ibrahimi écrit :

> En réalité, tout dans les comportements des deux élites culturelles contribue à les opposer : leur rapport au corps, à la femme, […] leur occupation de l'espace. Ce sont deux façons d'être totalement différentes. Même leur rapport à la connaissance varie. (Ibrahimi, 1997 ; p.28)

[1] Nous faisons référence aux langu*es* autochtones du pays.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

Mais à quel degré ces oppositions recoupent-elles celles effectives au sein de la société algérienne ? Les discours à propos omettent -dans certains cas consciemment- de tenir compte de la réalité linguistique algérienne.

Au sein de la société, il y aurait surtout volonté de vivre dans les langues « propres » à celle-ci et il n'est pas aussi facile de « supposer », comme l'affirme ailleurs Kh. Ibrahimi, que la majorité des Algériens est acquise à l'arabisation.

Finalement, il y aurait dans ces discours volonté de focaliser sur un seul capital symbolique, celui en rapport aux deux langues : l'arabe classique et le français. Aucun capital n'est tiré des autres langues. L'auteure que nous venons de citer considère ainsi comme irréaliste le discours à propos de l'arabe algérien. Pour elle, «L'existence d'un arabe algérien est loin d'être prouvée. Il serait plutôt le résultat d'une construction théorique », affirme-t-elle en ajoutant que « la même observation peut être avancée pour l'arabe maghrébin… » (idem, p. 226).

III. 3. Quelle(s) langue(s) pour dire l'algérianité ?

Les configurations que développent ces discours sont ainsi bâties sur un dualisme *arabe/français* qui ne reflète pas tout à fait la réalité, du moins ne la décrit-il qu'à un certain degré. Cette réalité est davantage vécue, dans la quotidienneté, dans les langues locales.

L'Algérien vit principalement et s'exprime dans et avec tamazight (à travers ses variétés) et l'arabe dialectal. Ce dernier est vu comme «la langue de la majorité silencieuse » (Cheriguen, 1997 ; p. 20) du fait que ses locuteurs ne la prennent pas *suffisamment* en charge sur le plan revendicatif. Ceux-ci ne se manifestent pas tout à fait sur la scène du débat concernant les langues. Mais beaucoup d'études ((Cheriguen, 1997. Kh. Ibrahimi, 1995. 2006, S. Rahal, 2001 …) admettent que cette langue est la seule à avoir pu s'imposer comme langue véhiculaire.

Il est vrai que même dans les régions kabylophones, souvent les échanges se font en arabe dialectal, principalement dans les régions urbaines. C'est toujours une forme de civilité que d'accepter -dans une discussion impliquant un Arabophone, par exemple- de se défaire du kabyle pour parler arabe dialectal. L'urbanité[1] passerait ainsi, chez l'Algérien, par sa capacité à se mettre à l'arabe dialectal.

Le tamazight a bien bénéficié d'un capital très important en raison de sa prise en charge par une mouvance militante très active, mais aussi en raison d'un travail scientifique de grande qualité. Un discours sur fond de fierté bâtie sur des représentations valorisant tout ce qui est de l'ordre de l'amazighité est bel et bien fonctionnel au sein de la société. Mais tout fonctionne comme si cette langue avait du mal à s'offrir des parts sur ce marché. Sa maitrise la plus parfaite (au plan linguistique) pourrait ne pas donner pour autant une plus-value.

Les configurations dans lesquelles les locuteurs algériens évoluent excluent ainsi cette langue tout en offrant l'occasion plutôt à l'arabe dialectal de s'ouvrir sur des champs d'usage qui élargissent de plus en plus le marché de son emploi. Aussi est-il besoin d'affirmer, avec Bourdieu, qu'« une compétence sans marché devient sans valeur »[2] Bien

[1] Nous prenons ce terme dans son sens de politesse, courtoisie, ou encore en référence à l'élégance du vocabulaire d'une personne et de son savoir-vivre.

[2] Cité par Hugues Saint-Fort in « Le «marché linguistique» haïtien: fonctionnement, idéologie, avenir ». URL : http://www.potomitan.info/ayiti/saint-fort/marche.php. Date de consultation : mars 2015.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

qu'il y ait des locuteurs qui maitrisent très bien le tamazight à travers l'une de ses variantes, ces configurations fonctionnent de sorte à ne pas voir en cela un capital pouvant générer du profit.

La situation de ce marché n'est pas autant, finalement, en défaveur de l'arabe dialectal. Bien qu'ignorée sur le plan officiel et n'ayant bénéficié d'aucune prise en charge, cette langue voit son usage de plus en plus s'élargir. Il est certes évident que c'est plutôt la sphère des rapports informels (le domaine L) qui lui a ouvert ses portes, mais des espaces formels (médias, prises de paroles officielles …) n'hésitent pas, eux non plus, à s'ouvrir sur cette langue. Certains spécialistes signalent aussi la nécessité de sa prise en charge à l'école principalement dans les régions arabophones où elle pourrait être langue d'enseignement.
En raison de l'incapacité des forces agissant en son sein à tenir compte de ce capital symbolique, l'Etat parait négliger cette tendance qui rend l'arabe dialectal plus fonctionnel, sur le marché algérien.

Face à ces campagnes appelant à « consommer algérien » initiées par le gouvernement, un journaliste écrivait : « Inciter les Algériens à consommer algérien en leur parlant un arabe classique de livre est presque de l'humour, mauvais » (Daoud K.)[1].
Devrions-nous, à partir de là, conclure que la seule langue à même de satisfaire les attentes de cet *être national* n'est que l'arabe dialectal ? Mais ce serait là une autre manière de succomber à un autre hégémonisme qui cacherait mal la peur de la diversité linguistique. Ainsi, le journaliste cité plus haut pose la question : « comment pousser à consommer algérien sans parler algérien ? ». Juste après il précise : « pourtant, tous les vendeurs le savent : l'amour, la mort et l'argent parlent la langue locale du pays ».

Notons ici le singulier, « la langue locale ». Tout fonctionne comme si cette langue devait être une et unique pour répondre aux besoins de cet *être national*. Bien qu'il précise plus loin que cette *langue locale* pourrait être l'algérien ou le tamazight ou encore une autre langue, ce journaliste affirme qu'elle ne peut être l'arabe classique. Cette langue ne peut pas dire l'algérianité, selon ce dernier, mais à quel degré les autres langues la disent-elles ?
Globalement, ce type de discours est bâti sur une mise en synonymie de deux termes, *algérien* et *arabe dialectal*. La tendance a commencé en consacrant le composé *arabe algérien* pris comme équivalent de *arabe dialectal*. Pour éviter tout rapprochement avec *l'arabe classique*, le nom *arabe* a été supprimé du premier composé pour ne laisser, par la suite, que *algérien*.

Parler *algérien* c'est donc parler l'*arabe dialectal* propre à l'Algérie. Parler une autre langue, non seulement le français ou l'arabe classique, mais même le tamazight dans ses variétés, ne serait donc pas tout à fait algérien. Etre dans une autre langue, même dans celles devant être considérées comme locales, signifierait donc ne pas être dans l'*algérianité*.

Mais il est à relever que sur la scène des productions épilinguistiques, il existe encore d'autres discours qui, tout en n'étant pas en faveur de l'arabe algérien, posent un rapport direct entre langue et nation et se déclarent plutôt favorables à l'arabe classique. Selon une professeure d'une Université algérienne «la souveraineté linguistique est

[1] Voir article : « La vieille erreur du ‘’consommons algérien ‘’», Daoud (Kamel). In : Le Quotidien d'Oran. 11.05.2015

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

intimement liée à la souveraineté de la nation. La langue étant en phase d'hybridation, la nation ne peut donc qu'être en danger »[1].

Les participants à la journée d'étude durant lesquelles cette problématique a été discutée (voir note de bas de page), ont conclu, entre autres que la langue arabe (comprendre l'arabe classique) était menacée. Tout en dénonçant cette « hybridation linguistique », l'un des participants a affirmé : « L'Algérien parle une langue incompréhensible ! ». Paraphrasant un homme politique, cet universitaire a déclaré : « Je ne parviens pas à déterminer quelle langue parlent les Algériens. Ce n'est ni de l'arabe, ni du français ni même de l'amazighe. Ce n'est qu'un mauvais mélange, des propos hybrides que l'on comprend à peine »[2]

Le discours uniciste officiel serait-il à l'origine de ces configurations discursives qui développent une vision pour le moins étriquée de l'Algérien et de l'algérianité ? Nul besoin de rappeler que cette dernière -l'algérianité- n'est citée à aucun moment dans les textes fondateurs de l'Algérie[3]. Nous faisons référence ici aux Chartes Nationales et aux Constitutions algériennes qui n'utilisent le terme lui-même (algérianité) à aucun moment.

Ces textes ont certes eu à définir ce qu'est l'*identité ou la personnalité algérienne*, mais toujours sous l'angle du seul aspect posé comme le plus caractéristique de celle-ci, c'est-à-dire, la langue arabe. Nous lisons ainsi dans la Charte de 1976 : « la langue arabe est un élément essentiel de l'identité culturelle du peuple algérien. On ne saurait séparer notre personnalité de la langue nationale qui l'exprime »[4]

Un sentiment de renouveau, un désir de bâtir d'une « meilleure façon » les fondements de cet *être* « national » a toujours existé, et existe, chez l'Algérien.

Intéressons-nous un instant à cette affirmation : « Nous avons besoin de faire distinguer la personnalité de l'Algérie et de l'édifier à nouveau. (…) ». On pourrait penser que cette phrase relève d'un discours récent. Il s'agit là, à vrai dire, d'un appel au peuple algérien élaboré par les Oulémas à la fin de la guerre d'Algérie, en août 1962. Mais l'appel se poursuit ainsi : « Nous sommes Algériens et cela veut dire que nous sommes un peuple ayant une personnalité propre. Cette personnalité apparaît dans sa religion, dans sa langue, dans ses mœurs, dans sa tradition, enfin dans son histoire. »[5]

Les exemples d'énoncés réels ici regroupés démontrent que l'« être algérien » réfère toujours aux langues pour se poser comme *être existant*. Ce nécessaire positionnement face à celles-ci a peut-être exacerbé son malaise identitaire. A cela s'ajouterait le fait que sur le marché des langues, les valeurs en circulation et les rapports fondant la circulation des «biens symboliques » ne travaillent pas en faveur des langues et de l'identité de cet être.

L'*algérianité*, autrement appréhendée pourrait constituer une réponse à ce malaise. Mais celle-ci s'est depuis longtemps conjuguée au singulier alors qu'une consécration officielle et effective du multilinguisme et du multiculturalisme pourrait aider à acquérir un plus grand capital symbolique. A défaut, des configurations bâties sur le repli identitaire

[1] Propos tenus par Safia Matahri de l'Université d'Oran durant la journée d'étude organisée par le Conseil supérieur de la langue arabe, intitulée « Langue arabe et langue hybride : causes et solutions », le mardi 16 février 2010. Rapporté par le Soir d'Algérie du mercredi 16 février 2010.
[2] Voir note précédente.
[3] Voir note n° 08
[4] Charte Nationale 1976.
[5] « Appel des Oulémas de l'Islam et de la langue arabe au peuple algérien », 21 août 1962, reproduit dans La Dépêche d'Algérie, 22 août 1962, Annuaire d'Afrique du Nord, 1962, p.712.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

s'offriraient de plus en plus l'occasion de légitimer leur posture tout en se donnant les moyens d'instaurer leur *mode d'être* dans certaines régions d'Algérie.

Cette algérianité devrait ainsi se vivre au pluriel, à défaut, à l'unicisme imposé par l'Etat se superposerait un unicisme porté par une frange de la société.

Pour terminer, nous reprendrons cette phrase d'une femme politique, députée au parlement européen : « pour gagner sur le marché des langues, pour gagner des parts de marchés, il n'est pas suffisant de diffuser sa langue, il faut également pouvoir transmettre ses valeurs. »[1].

Références bibliographiques :

Amossy, R. (s.d.), 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos.* Paris, Delachaux et Niestlé.

Amossy, R. 2000, *L'argumentation dans le discours, Discours politique, littérature d'idées, fiction*. Coll. Nathan/HER.

Angenot M. 2006, « Théorie du discours social », *COnTEXTES* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2006, consulté le 20 octobre 2015. URL : http://contextes.revues.org/51 ; DOI : 10.4000/contextes.51

Baylon Ch., 1996, *Sociolinguistique, société, langue et discours.* Nathan Université. 2ème édition.

Boudalia Greffou M., 1989, *L'école algérienne de Ibn Badis à Pavlov*. LaPhomic, Alger.

Bourdieu P., 1979, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit. Paris. France.

Bourdieu P., 1980, *Le sens pratique*. Les Editions de Minuit. Paris. France.

Canciani D., 1989, « *Une science et une politique pour Babel* ». In *Awal.* N° 5.

Cheriguen F., 1997, « *Politiques linguistiques en Algérie.* » in ''MOTS'' n° 52. Septembre. p 62-74. Presses de Sciences Po. France.

Cheriguen F., 2007, Les enjeux de la nomination des langues dans l'Algérie contemporaine. Edit. L'Harmattan.

Dourari A., 2016, *« La réforme de l'éducation et la question linguistique ».* Contribution. Journal Le Soir d'Algérie. Mardi 27 septembre 2016.

Dubois J. Durand P. **et** Winkin Y., 2013, « Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *COnTEXTES* [En ligne], Varia, mis en ligne le 06 août 2013, consulté le 30 septembre 2015. URL : http://contextes.revues.org/5661 ; DOI : 10.4000/contextes.5661

Haddad M., 2011, *Le discours sur la langue dans les Chartes et les Constitutions algériennes. Etude sémantique et argumentative*. Thèse de doctorat. Université de Béjaia.

Hagege C., 2012, *Contre la pensée unique.* Édition Odile Jacob. France.

Lacorne (Denis) & TONY (Judt) (sous la direction de) ; La politique de Babel. Du monolinguisme d'Etat au plurilinguisme des peuples. Ed. Karthala. Paris.

Rahal S., 2001, « La francophonie en Algérie : Mythe ou réalité ? » http://www.initiatives.refer.org/Initiatives-2001/_notes/sess610.htm#_ftn12. Date de consultation 20 septembre 2015.

Saadi O., 2015, « La polémique sur l'arabe dialectal et ce qu'elle cache ». in Le Quotidien d'Algérie (01 août 2015). En ligne : http://lequotidienalgerie.org/2015/08/01/la-polemique-sur-larabe-dialectal-et-ce-quelle-cache/

Scagnetti J-Ch., 2003, « Identité ou personnalité algérienne ? L'édification d'une algérianité (1962-1988) ». *Cahiers de la Méditerranée*, 66, 367-384.

Taleb Ibrahimi Kh., 1997, *Les Algériens et leur(s) langue(s).* Ed. EL-HIKMA. 2ème édition.

Taleb Ibrahimi Kh., 2004, « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues », *L'Année du Maghreb* [En ligne], I | 2004, mis en ligne le 08 juillet 2010, consulté le 02 septembre 2015. URL : http://anneemaghreb.revues.org/305 ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.305

[1] *Op. Cit, voir note 9.*

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)

Zenati J., 2004, « L'Algérie à l'épreuve de ses langues et de ses identités : histoire d'un échec répété », Mots. Les langages du politique [En ligne], 74 | 2004, mis en ligne le 28 avril 2008, consulté le 12 septembre 2016. URL : http://mots.revues.org/4993.

HADDAD Mohand est Docteur en Sciences du Langage. Il est enseignant-chercheur au Département de Langue et Littérature françaises, à l'Université de Béjaia (Algérie). Tout en portant un intérêt particulier aux langues d'Algérie, notamment le tamazight (berbère), il intervient principalement sur des thématiques ayant trait à la gestion des langues (glottopolitique) et aux conflits que celle-ci est supposée éviter ou ceux qu'elle engendre. Ses publications portent essentiellement sur la situation sociolinguistique de l'Algérie vue sous l'angle de ses rapports face à l'identité.

BDD-A29289 © 2018 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:46:27 UTC)